

Semaine du 9 septembre 2020

En VOST.
Esp. (Durée : 2h09). Drame de Jonás Trueba avec Itsaso Arana, Vito Sanz, Isabelle Stoffel.

Eva, 33 ans, décide de rester à Madrid pour le mois d'août, tandis que ses amis sont partis en vacances. Les jours s'écoulent dans une torpeur madrilène festive et joyeuse et sont autant d'opportunités de rencontres pour la jeune femme.



LE FILM DE JONÁS TRUEBA MUSARDE DANS LA CAPITALE ESPAGNOLE DÉSSERTÉE EN COMPAGNIE D'UNE JEUNE FEMME À LA RECHERCHE DE «TROIS FOIS RIEN». RÉPONSE IBÉRIQUE AU CINÉMA ROHMÉRIEN.

« Je trouve que l'été est parfait », énonce Eva d'emblée. C'est une profession de foi. Et il faut bien admettre que Madrid n'est pas la ville la plus repoussante où passer le mois d'août - ou 2 h 09, quand le film est aussi délicieux. Eva, madrilène, la petite trentaine, a choisi de s'y attarder pile au moment où les habitants abandonnent la capitale aux villégiateurs. Pas du tout fâchée de boycotter l'exode des aoûtiers au profit d'un mois de petit surplace sous le cagnard, elle se fixe chez un ami qui lui prête son appartement. La voici touriste en son pays, prête à «s'essayer à une nouvelle façon d'être au monde» - c'est annoncé par le carton introductif. Si un événement personnel a pu motiver cette résolution (rupture amoureuse, remise en cause professionnelle ?), le film ne nous en dit rien, ou peu. La posture est en tout cas moins mélancolique qu'acquise à une joyeuse éthique du hasard, aux épiphanies des amitiés spontanées que l'on verra se nouer tout au long de ses déambulations.

Voilà, la trame est lâche, le récit onctueux, réponse espagnole au cinéma rohmérien - Jonás Trueba ne fait pas secret de ce beau cousinage. C'est le cinquième long métrage de ce cinéaste jusqu'ici peu identifié en France, mais le premier distribué ici. Le pitch est certes prompt à susciter la méfiance tant il paraît appartenir à un bréviaire du cinéma d'auteur très conscient de lui-même. Il couvre un spectre thématique que l'on pourrait résumer avec un peu de coquetterie (la bohème ?), ou plus philosophiquement (le libre arbitre, l'épanouissement). C'est en fait dans ses accents sensoriels qu'Eva en août puise son charme limpide. Sa séduction vient de ce qu'il s'abreuve au sud d'une idyllique saison, pareille à un morceau de gaze légère, une potion translucide qui condense la perfection d'un pique-nique au bord de la rivière, ou d'une pluie d'étoiles filantes.

Éternel dimanche

Ruiselant de charmes, le film musarde dans les rues de Madrid qu'il embrasse dans tous les plans, fuyant l'espagnolade de carte postale sans renier la qualité picturale de la ville. Est-ce bien tenable pour nous, toute cette harmonie au repos, cette rondeur et cette oisiveté d'éternel dimanche qui ne butent sur aucun accroc ? Le film fait corps avec l'été autant qu'avec sa protagoniste, fondu dans une identification caressante avec elle. Personnage d'abord abstrait dont on ne sait rien, Eva semble en équilibre sur un nuage de langueur chic qui convient parfaitement à la douceur absorbée de son interprète, Itsaso Arana. Qui est-elle ? Une

comédienne (en reconversion), finira-t-elle par révéler, autant dire un écran de projections possibles. Que veut-elle, que lui manque-t-il ? «Trois fois rien», clarifie l'incipit de l'histoire, citant les paroles de l'hymne de la ville de Madrid : « *Tout un chacun veut être lui-même* .» Partant de là, on se demande ce que le film va bien pouvoir faire de son temps et du nôtre.

Installée dans un état de latence, une disponibilité propice à débusquer des vérités sur soi qui n'a rien à voir avec le désœuvrement, Eva jouit de l'espace nécessaire à la multiplication des rencontres. Une amie de jeunesse perdue de vue, une vieille flamme non réciproque, des noceurs et une voisine venus de loin... Le monde d'amis constitué autour d'elle est cultivé et culturel (professions : critiques d'art, aventuriers cosmopolites, performeuse, etc.). Tous se trouvent et se reconnaissent, semblant faire partie du même organisme. Le film les regarde confronter leurs morales, leurs prétentions à l'épanouissement. Mais c'est la prise de contact que Jonás Trueba filme le mieux : les manières élémentaires de s'aborder pour la première fois et de se plaire amicalement. Tout se noue surtout avec un naturel confondant entre les personnages de femmes, en proie à des affinités immédiates, un alignement intime et quasi sororal. Le réveil du féminin qui travaille souterrainement Eva donne d'ailleurs au récit sa couleur la plus intrigante, peut-être ésotérique. Laïcisé dans sa version française, le titre original, «la Vierge d'août», convoque un substrat magico-religieux qui imprègne le film à distance - absolument dénué d'esprit solennel par ailleurs.

«Homme de rituels»

Trueba nous mène-t-il en bateau lorsqu'il prétend faire surgir un miracle dans l'existence de son héroïne ? Bizarre protubérance du scénario, tout à coup attaché à une fable archaïque de l'Immaculée Conception. Filmées à même la scénographie des rues, les processions religieuses qui scandent l'été madrilène (avec pour acmé la fête de la Vierge de Paloma) défilent sous la fenêtre d'Eva. Sa liturgie personnelle, plutôt profane (les verres entre amis, la danse, le cinéma) cherche à correspondre avec les us d'un barman taciturne qu'elle entreprend de poursuivre en pleine nuit - «un homme de rituels», diagnostique-t-elle, captivée. Quelqu'un à aimer, peut-être. Pour le trouver, il a fallu se glisser sous une palissade en verre, comme on passe de l'autre côté du miroir où l'on se laisse tomber dans le terrier du lapin. Eprise du hasard, Eva ne se contente pas de l'accueillir, mais le force et le réclame. Son été, radieux, devient un peu le nôtre.

Sandra Onana, Libération.



LA DÉAMBULATION MÉLANCOLIQUE ET JOYEUSE, DANS UN MADRID VIDÉ DE SES HABITANTS, D'UNE FEMME EN QUÊTE DE SON PROPRE MYSTÈRE. UN CONTE D'ÉTÉ DE JONÁS TRUEBA, TRANSCENDÉ PAR LA GRÂCE ET LA BEAUTÉ VIRGINALE DE SON ACTRICE ET COSCÉNARISTE, ITSASO ARANA.

Eva a 33 ans, et lorsqu'elle apparaît à l'écran, elle visite un appartement en plein Madrid prêté par un ami, le temps des vacances. Elle ne parle pas, lui disserte à l'envi sur tout et rien. Un flot de paroles pour déplorer la chaleur étouffante, passer en revue les désagréments de la ville l'été ou évoquer la philosophie de Stanley Cavell et Raph Wado Emerson.

Il y est question d'identité, de femmes fortes et de vérité. ça tombe bien. Alors que tous les habitants fuient la ville à cette période de l'année, Eva a décidé de rester et de redécouvrir la capitale à la manière d'une étrangère, avec l'innocence d'un premier regard. Une façon d'expérimenter « une nouvelle façon d'être à soi », nous a-t-on prévenus dès le générique.

Qui est Eva et pourquoi a-t-elle fait ce choix ? On ne le saura pas. Tout juste apprendra-t-on au fil de ses conversations qu'elle a été comédienne et se remet d'une rupture amoureuse. Il n'y a rien de désespéré dans sa démarche, au contraire. Eva déambule dans Madrid au rythme des fêtes religieuses qui ponctuent ce mois d'août, se laisse porter par ses rencontres, reste ouverte à de nouvelles expériences, à la manière « d'une feuille blanche » sur laquelle réécrire sa vie.

Le rythme du film s'accorde à la torpeur qui s'empare de la ville. C'est à la fois doux, joyeux, mélancolique, et nous porte sans effort jusqu'à sa résolution finale.

Une traversée intérieure aux accents New-Age

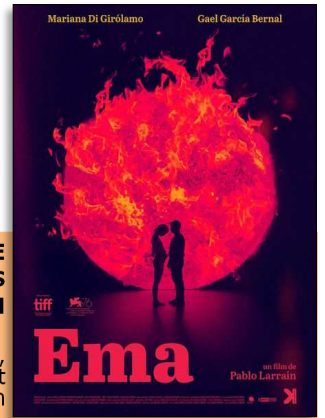
Dans ce conte d'été à la saveur toute

rohmérienne, Jonás Trueba assume parfaitement sa parenté avec le cinéaste et son film fétiche Le rayon vert dont il a délibérément inversé le propos. Le film de Rohmer, « c'est l'histoire d'une femme qui souffre beaucoup parce qu'elle n'a personne avec qui partir en vacances, explique-t-il. Notre film, c'est une femme qui décide de rester dans sa ville ». Et de partir en quête de son propre mystère. Attentive aux autres, elle cherche à s'imprégner de leur vérité pour mieux trouver la sienne.

Le réalisateur filme avec sensibilité et délicatesse cette traversée intérieure, aux accents New-Age, au cours de laquelle Eva se réapproprie à la fois son corps et son destin. Il nous fait progressivement entrer dans son intimité au point de ressentir presque physiquement les différentes émotions qui l'étreignent.

La caméra se met alors tout entière au service de son actrice et coscénariste, Itsaso Arana, dont la grâce et la beauté virginale illuminent tout le film. Une « vierge » du mois d'août (titre original du film) dont l'accomplissement culmine avec la fête de l'Assomption, nimbant tout le film d'une atmosphère vaguement mystique.

Céline Rouden, La Croix.



En VOST. Interdit aux moins de 12 ans

Chilien. (Durée : 1h42). Drame de Pablo Larraín avec Mariana Di Girolamo, Gael García Bernal, Paola Giannini...
Ema, jeune danseuse mariée à un chorégraphe de renom, est hantée par les conséquences d'une adoption qui a mal tourné. Elle décide de transformer sa vie.

EN METTANT AU CŒUR DE SON DERNIER FILM UNE DANSEUSE PRISE DANS UNE CRUELLE TRAGÉDIE DE LA MATERNITÉ, LARRAÍN CONFRONTE SON CINÉMA AU RENOUVELLEMENT DES CORPS ET DES GÉNÉRATIONS, TOUT EN RETROUVANT, APRÈS AVOIR SIGNÉ COUP SUR COUP DEUX BIOPICS, SON ESSENCE.

L'étonnante carrière de Pablo Larraín est en train de ressembler à une forme de zigzag : un pour eux et un pour lui, les œuvres plus accessibles (mais pas moins fascinantes) telles *No* ou *Jackie* se mêlant aux opus plus arides et personnels comme *Neruda* ou *Ema*, donc. Dans ce film, où l'on retrouve Gael García Bernal, en train de devenir son acteur fétiche, Larraín tente une démarche presque paradoxale. Il semble en effet revenir aux sources de son cinéma, loin des grosses machines, avec une production légère et peu onéreuse, tout en pratiquant le renouvellement, par la rencontre avec d'autres formes, d'autres disciplines, d'autres corps. Plus précisément celui de l'actrice principale, Mariana Di Girolamo. Une comédienne et danseuse dont les mouvements, l'art, constituent le cœur du film, les nombreuses scènes de danse apparaissant comme l'armature du récit. Elle est vue à travers les yeux d'un García Bernal que l'on devine alter ego du réalisateur, contemplant cette jeune femme et sa danse sans toujours savoir comment justement la regarder, ou l'intégrer, à ses propres chorégraphies. Ce choc entre deux univers artistiques, entre la jeunesse et une forme de maturité, se double d'une intrigue très larrainienne, sur l'abandon par Ema d'un petit garçon adopté, et les efforts déployés par l'héroïne pour tordre le monde, la réalité, vers ses souhaits. Les démiurges du cinéma de l'auteur changent de camp : ils sont désormais observés, mais la fascination ainsi créée remplace fort bien l'identification, et font de *Ema* une belle nouvelle pierre dans la filmographie de l'un des plus passionnants cinéastes contemporains.

Pierre-Simon Gutman, Les fiches du Cinéma.

UN DRAME EUPHORISANT ET HYPNOTIQUE, QUI PARLE DE L'ART DE DANSER COMME UNE TENTATIVE DE SE RÉPARER. TOUT SIMPLEMENT BEAU ET PROFOND.

Le réalisateur de *No* ou *Jackie* et *Neruda* a déjà prouvé dans ses œuvres passées une grande capacité à filmer les tourments de l'âme. Cette fois, il s'engage dans le récit d'une jeune femme, Ema, qui a été contrainte d'abandonner son fils, Polo, qu'elle avait adopté avec son compagnon. Toute sa vie est construite sur la danse. Peut-être l'amour, la quête d'une maternité idéale. Mais la danse surtout. Elle interrompt chaque séquence, chaque dialogue, avec, en toile de fond, une musique presque continue, comme une mise en abyme de son propre destin, dans ce tapage de sons et de corps. Cette obsession de la danse la rend presque insouciant et irresponsable. Tout est prétexte à l'expression du corps : un port, un manège, un chantage, alors qu'elle tente de comprendre ce qui a poussé son fils à commettre de tels actes qui l'ont conduite à renoncer à l'adoption.

Cette question de l'adoption est souvent abordée au cinéma. Sauf qu'ici elle est traitée à partir d'un échec. L'enfant est absent pendant tout le film. Et pourtant, il occupe chaque dialogue, chaque regard. Le spectateur assiste impuissant aux atrocités qu'il a commises et qui ont poussé les parents à le délaisser. Et il y a cette mère, aussi immature que profonde, qui tente de reconstituer ce ratage dans une scénographie imaginaire et poétique. Pablo Larraín met un soin particulier à filmer ses personnages, sans qu'on sache vraiment si le propos de la mise en scène cherche à restituer le réel de ces gens, ou, au contraire, fait glisser son récit vers le conte et le lyrisme. Parfois, on se perd dans ces décors, au milieu des personnages, mais l'égaré est similaire à celui des spectateurs d'un ballet, qui sont saisis par la beauté des danseurs, sans comprendre véritablement l'histoire. Ema est un condensé de sensualité, d'inconstance, de profondeur et de mélancolie. Le long métrage semble le pendant du *Théorème* de Pasolini, qui concentre un pouvoir magnétique et spirituel. La jeune femme a fait le choix tragique de se séparer d'un enfant violent qu'elle a cessé d'aimer. Elle recompose sa capacité d'amour dans la danse, avec ses collègues de la troupe, ses amants et amantes de passage. Le désir et la sensualité se muent en la possibilité d'une autre vie, d'un destin qui lui fait oublier l'abandon de son fils. Mais s'agit-il encore d'une chorégraphie ? On ne sait pas, sinon que Pablo Larraín brouille les cartes dans l'excès de lumière, l'hystérie des dialogues, et l'érection des corps. Le cinéaste fait de son héroïne un symbole d'émancipation féminine, qui doit se libérer des carcans de la culpabilité et de la norme sociale.

Ema est un film original, résolument moderne et inventif. Il parle autant d'une femme, Ema, que de tout un courant de musique et de danse, le reggaeton, qui se fait le chantre d'un rapport au monde, à la ville, et à la sexualité absolument fascinant.

Laurent Cambon, avoir-alire.com.

LA PUISSANCE DU CINÉMA DE PABLO LARRAÍN EST TOUT À FAIT SOLUBLE DANS LE CONTEMPORAIN. PEUT-ÊTRE LE FILM LE PLUS REVÊCHE DU RÉALISATEUR ; PEUT-ÊTRE AUSSI LE PLUS FASCINANT.

Les personnages de Pablo Larraín, c'est tout un poème. Souvent impassibles, parfois malaimables, rarement faciles d'accès, ils mettent à mal l'adage selon lequel le spectateur doit s'identifier pour que le film l'emporte. En même temps, souvent l'auteur nous a-t-il transposé dans des temps très durs pour des films pas faciles : le Chili pendant la Guerre froide (NERUDA), au début du règne de Pinochet (POST MORTEM), à la fin (NO), l'Amérique à l'assassinat de Kennedy (JACKIE). Quand le monde va basculer, le réalisateur chilien crée des personnages ou des fictions de personnes réelles comme d'étranges proxy pour des films d'époque. Avec leur allure hermétique, monacale, ils sont des piliers qui tentent de ne pas ployer sous le poids de l'Histoire. Avec EMA, Larraín semble moins solennel. Il filme un Chili d'aujourd'hui moderne. A priori moins politique. Quoique filmer la jeunesse, ça l'est éminemment.

Ema (Mariana Di Girolamo) est danseuse. Elle est surtout très jeune et forme avec son chorégraphe Gaston (Gael García Bernal), un homme beaucoup plus vieux qu'elle, un couple en crise. Récemment, ils ont adopté un enfant, mais ses actes pyromanes et violents les avaient poussés à le rendre. Un tabou qu'ils ont brisé et qui leur vaut d'être marginalisés par beaucoup. Ema, depuis, n'a qu'une obsession : récupérer le petit, désormais adopté par d'autres parents. Avec l'aide des filles de sa troupe, elle va se rapprocher du couple d'une bien étrange manière. Son pèrle de femme est jalonné de décisions qui ne cessent de confronter le spectateur à ses propres limites. La méchanceté qui règne dans son couple nous heurte souvent. Sa fragilité, parfois, nous dévaste. Sa liberté nous méduse. Pablo Larraín trace un drôle de récit où chaque scène pourrait être celle d'une pièce de théâtre mise en scène par Ema, où certaines séquences semblent gratuites alors qu'elles révèlent beaucoup sur la psychologie de son héroïne, où le quatrième mur s'effondre sous les assauts de chorégraphies démentes au son d'un reggaeton endiablé. Ema, les traits habités, danse comme si la vie en dépendait. Pablo Larraín élabore des plans d'une beauté divine et s'affirme à nouveau comme le plus grand esthète d'Amérique du sud. Son formalisme avait souvent été aidé par un esthétisme clinique et froid ; dans EMA, il parvient à faire un cinéma aussi sévère que sublime, aussi amer que chaleureux. A l'image, il souffle le chaud, le froid et nous, sommes littéralement pétrifiés par le talent.

Bien qu'avec JACKIE, Pablo Larraín avait déjà peint le portrait d'une femme qui vivait au mépris des conventions politiques – avec, ça tombait bien, un biopic qui évoluait au mépris des codes du genre –, EMA offre encore davantage aux filles de pulvériser le carcan dans lequel le monde (et le cinéma) veut les enfermer. Long-métrage foncièrement féministe, qui ne prend pas de gants avec ses personnages masculins, EMA montre des femmes dans la pluralité la plus riche, interrogeant leur propre instinct maternel, leur propre indépendance, leur propre corps, s'épanouissant dans une sororité dévorante et hyper-sensuelle. Androgynes, ultra-féminines, en jogging ou en talons hauts, cheveux décolorés, teintés en bleu, sur-maquillées, parées de bijoux ou au naturel, elles font leur révolution par la danse et le sexe. Quand Ema arrive à ses fins, c'est comme si le monde s'était apaisé. Même s'il a fallu pour cela déchaîner un chaos de cinéma provocant si ce n'est provocateur.

Emmanuelle Spadacenta - CinemaTeaser.



JACQUES MANDELBAUM - LE MONDE

Ema reste ainsi ouvert, généreux, complexe, inspiré et inspirant. Risqué aussi bien, dans la mesure où il inscrit dans sa forme même l'insoutenable légèreté du monde selon Ema.

En VOST - Tout public - Conseillé à partir de 10/11 ans.

Brit. (Durée : 1h33). Drame de Sarah Gavron avec Bukky Bakray, Kosar Ali, D'angelou Osei Kissiedu...

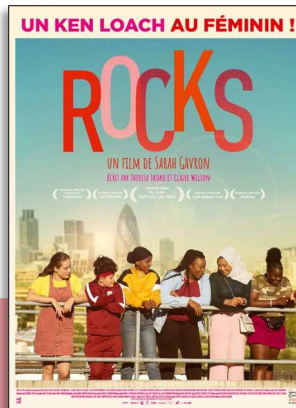
Rocks, 15 ans, vit à Londres avec sa mère et son petit frère. Quand du jour au lendemain leur mère disparaît, une nouvelle vie s'organise avec l'aide de ses meilleures amies. Rocks va devoir tout mettre en oeuvre pour échapper aux services sociaux.

Naissance du projet

Sarah Gavron voulait faire un film collaboratif. Imaginée par Theresa Ikoko et Claire Wilson, le premier traitement du scénario de Rocks offrait un espace de liberté aux actrices pour échanger et improviser. Avec Faye Ward, la productrice, la réalisatrice se disait parallèlement qu'il n'y avait pas beaucoup de films sur des jeunes femmes. "Nous avons envie de parler de leur expérience et nous souhaitons que les jeunes aient une place centrale dans le processus de fabrication du film. Un travail de recherche très en amont a contribué à la mise en place d'ateliers avec des jeunes et des travailleurs sociaux. De ces ateliers ont émergé l'univers, les personnages et ont nourri la fiction, et inversement", confie-t-elle.

Casting

Sarah Gavron et la directrice de casting Lucy Pardee ont commencé leur casting dans une école pour filles du centre de Londres. L'idée était de trouver un établissement représentatif de la diversité ethnique et religieuse de la ville : "Nous avons suivi des classes de collège pendant de nombreux mois. Puis nous nous sommes concentrés sur des classes de 4ème et 3ème", explique la directrice de casting, en poursuivant :



Pourquoi cette tranche d'âge ?

Sarah Gavron a choisi de centrer son film sur des filles de 15 ans : "Il y avait quelque chose de captivant dans cette tranche d'âge, où s'exerce un changement assez radical, tant physiquement que dans la façon de voir le monde. La plupart des filles se sont révélées très motivées et il était clair que l'amitié a une place centrale dans leur vie. Elles sont souvent confrontées à un monde « adulte » compliqué, qu'elles arrivent à gérer la plupart du temps mais se retrouvent parfois dépassées. Elles sont à la fois très à l'aise dans le monde dans lequel elles évoluent et pas encore tout à fait capable de l'appréhender et d'en assumer tous les aspects."

Côté photographie

La directrice de la photographie Hélène Louvart, qui a tourné plus de 50 films (elle a collaboré avec Alice Rohrwacher, Agnès Varda, etc.) s'est chargée d'éclairer Rocks. La réalisatrice Sarah Gavron se rappelle : "Pour donner le plus de libertés aux filles, nous avons tourné à deux, parfois trois caméras. Pour les décors et la lumière, nous faisons en sorte que les acteurs puissent aller à peu près là où ils voulaient. Nous n'avons jamais dit « action », et avons travaillé le plus possible dans de vrais décors, pour que les jeunes soient le moins impressionnés possible. Je leur donnais le scénario de leurs scènes uniquement la veille du tournage, pour qu'elles soient vraiment dans l'instant. Toute cette liberté engendre évidemment des conséquences et parfois, nous avons 45 minutes d'images pour une scène de 2 minutes."

"Nous avons rencontré plus de mille filles, la plupart n'avaient aucune expérience. Ce n'était pas seulement des filles qui pensaient pouvoir jouer la comédie, mais qui avaient envie de tenter une expérience et de sortir de leur quotidien. Au casting nous n'avions pas d'idées préconçues du type de fille que nous voulions, ce qui nous a donné une très grande liberté. On était plus dans l'optique de se dire : Ok, qui improvise ? Qui veut faire

partie de cette aventure ? De cela, trente filles ont été sélectionnées, d'origines et de milieux très différents."

Carrément à l'Ouest présente



Polig Monjarret un enfant du diable

Un film de Philippe Guilloux

Une coproduction Carrément à l'Ouest, Tébéo, TébéSud, TVR avec le soutien de la Région Bretagne, de la Procirop - Angoa et du CNC

Séance unique le jeudi 24 septembre à 20h30, en présence du réalisateur.

Franç. (Durée : 1h25). Documentaire de Philippe Guilloux. Sonneur, fondateur du premier bagad, de Bodadeg Ar Sonerion, créateur du Championnat des sonneurs de Gourin et du Festival des Cornemuses (qui deviendra ensuite le Festival Interceltique de Lorient), Polig Monjarret, qui aurait eu 100 ans cette année, est une figure incontournable de la culture bretonne. Ce film lui est consacré.

Journée du 30 septembre 2020

Le film fait partie de la Sélection Officielle de Cannes 2020

Franc. (Durée : 2h02). Drame d'Emmanuel Mouret avec Camélia Jordana, Niels Schneider, Vincent Macaigne...
Daphné, enceinte de trois mois, est en vacances à la campagne avec son compagnon François. Il doit s'absenter pour son travail et elle se retrouve seule pour accueillir Maxime, son cousin qu'elle n'avait jamais rencontré. Pendant quatre jours, tandis qu'ils attendent le retour de François, Daphné et Maxime font petit à petit connaissance et se confient des récits de plus en plus intimes sur leurs histoires d'amour présentes et passées...

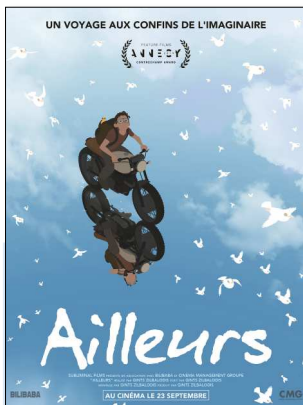


Le coup de foudre, les liens qui se font et se défont au hasard des rencontres, les remords, les regrets... Avec son dixième long métrage Emmanuel Mouret raconte le sentiment amoureux avec ce mélange de douceur et de cruauté qui fait toute sa singularité. Et signe, au fil des chassés-croisés amoureux qui le composent, son film le plus abouti, le plus fluide, le plus léger, le plus profond et le plus brillant. On y suit ainsi Daphné, enceinte de trois mois, qui accueille dans sa maison de vacances Maxime, le cousin de son compagnon François qui a dû s'absenter pour son travail. Daphné et Maxime ne se sont jamais rencontrés. Et, d'abord un peu intimidés, ils vont faire connaissance et assez vite se livrer au petit jeu des récits intimes sur leurs histoires d'amour d'hier et aujourd'hui. Commence alors un récit en flashbacks et flashforwards d'une fluidité jamais prise en défaut. Chaque histoire qui y est développée, chaque coup de foudre, chaque attirance pour un ou une autre que l'être aimé(e), chaque souffrance, chaque rupture y sont racontés, développés, partagés avec un art du rebondissement et de ne rien n'y laisser paraître. Les dialogues brillants de Mouret et sa mise en scène virtuose de délicatesse font écho à la retenue de ses comédiens. Chez Mouret, quasiment aucune trace de ces engueulades éruptives qui donnent un grand coup de balai à une histoire d'amour pour mieux aborder la suivante. Chez lui, les histoires d'amour sont comme des cicatrices qui ne s'effacent jamais et construisent les couples à venir. La violence et la douleur ressenties sont

d'autant plus fortes que ses personnages refusent l'affrontement. Pas par lâcheté mais par éducation, parce qu'ils ont été habitués à lutter contre la violence de leurs désirs pour ne pas (trop) abimer l'autre. Sans réaliser que ce faisant, la cruauté peut n'en être que plus insoutenable.

Les Choses qu'on dit, les choses qu'on fait est un grand film sur les désirs inconciliables de nos vies, symbolisés par le fil rouge de son récit : peut-on désirer tout à la fois le cousin de son compagnon et être quelqu'un de bien ? Tout y est à la fois extrêmement naturel et écrit avec un sens littéraire imparable. Ces mots et ces situations, chacun de ses interprètes les dévore et les savoure avec un plaisir contagieux. Des interprètes qui traduisent l'absence de tout esprit de chapelle chez Mouret. Sa famille de cinéma ne ferme la porte à aucune autre, de Camélia Jordana à Niels Schneider en passant par Vincent Macaigne, Emilie Dequenne, Guillaume Gouix, Jenna Thiam ou Julia Piaton. Avec un point commun qui les relie tous : on ne les a jamais entendus parler comme ça. Avec ce mélange de retenue et d'intensité qui font la puissance tranquille et la saveur gourmande du Mouret cinematic universe. Aujourd'hui comme hier. Aujourd'hui encore plus qu'hier.

Première.



Prix Contrechamp au Festival du Film d'Animation d'Annecy 2019. Tout public - Conseillé à partir de 10 ans.

Lettons. (Durée : 1h14). Film d'Animation de Gints Zilbalodis.
Un jeune garçon se réveille suspendu à un arbre après un accident d'avion. Au loin une grande forme menaçante s'approche de lui. Pour la fuir il se réfugie à l'entrée d'une caverne où l'étrange forme ne parvient pas à le suivre. Dans cette caverne, le jeune homme trouve une carte et une moto qui le poussent à prendre la route pour essayer de rejoindre, de l'autre côté de l'île, le port et la civilisation.

Un auteur qui fait tout

Gints Zilbalodis a tout fait lui-même sur Ailleurs. "Beaucoup de raisons sont intervenues dans ce choix. J'avais en effet un tout petit budget mais je pense aussi que je manquais d'expérience pour être capable de diriger une équipe. Je me disais que faire mon premier film seul était aussi l'occasion d'explorer par moi-même tous les différents postes et les différentes étapes. Par ailleurs, je ne pense pas que des gens m'auraient donné les rênes d'un projet qui impliquait de nombreuses personnes à ce moment-là de ma carrière donc je ne l'ai jamais envisagé autrement. Il y avait une sorte de continuité avec mes courts métrages, que j'ai également réalisés seul. Cette indépendance m'autorise plus de liberté. Et il est parfois plus simple de faire les choses soi-même plutôt que de les expliquer à quelqu'un d'autre."

Miyazaki, Scorsese et jeux vidéo

L'influence de la prise de vues réelles, notamment dans les mouvements de caméra, est très sensible chez Gints Zilbalodis. Comme le film est muet, il fallait que la mise en scène soit très expressive. "Ma plus grande inspiration est le travail d'Alfonso Cuarón car il est connu pour ses longs plans et l'utilisation de la caméra portée. Paul Thomas Anderson et Martin Scorsese ont aussi été importants dans mon processus créatif. Je crois qu'Ailleurs aurait pu être réalisé en prise de vues réelles mais la 3D permettait de tenter encore plus de choses et d'autoriser la caméra à avoir une conscience qui lui était propre. D'ailleurs, du côté de l'animation, je me suis beaucoup inspiré de la série de Hayao Miyazaki, Conan, le fils du futur, qu'il a réalisé à la fin des années 1970. Je suis très sensible au rythme japonais, plus lent que les films occidentaux. Ils laissent le temps d'observer la nature, de profiter de l'instant, de réfléchir, de ressentir. L'émotion n'est pas guidée exclusivement par la musique ou ce que l'on voit à l'écran, c'est bien plus profond. Le jeu vidéo a aussi son importance. Deux jeux m'ont fortement marqué : Journey et Shadow of the Colossus. J'aime aussi ces jeux vidéo indépendants, muets, où le personnage se balade dans un environnement, sans réelle direction."

Prochainement sur nos écrans :

Police

Thriller d'Anne Fontaine avec Omar Sy, Virginie Efira, Grégory Gadebois...
(Tout public)

Yuki, le secret de la Montagne magique

Film d'Animation de Tadashi Imai. (Tout public - Conseillé à partir de 7/8 ans)

Les apparences

Thriller de Marc Fitoussi avec Karin Viard, Benjamin Biolay, Lucas Englander...
(Librement adapté du roman *Trahie* de Karin Alvtgen. Tout Public)

Poly

Film d'aventure de Nicolas Vanier avec François Cluzet, Julie Gayet... (Tout public - Conseillé à partir de 10 ans) : En avant première, **le dimanche 4 octobre à 14h00.**

Autonomes

Documentaire de François Bégaudeau.
Soirée Ciné-Rencontre en présence du réalisateur François Bégaudeau : le lundi 12 octobre à 20h30.

Pour plus d'information sur la programmation du cinéma Image, consultez son site internet : www.imagecinema.org

PLougastel



vous allez vous aimer...

